

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

147

treizième année

mars 1966

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 3,50 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE

MARS 1966

SOMMAIRE

Les Pouvoirs Publics et l'homophilie, par ANDRÉ BAUDRY	109
Journal trop intime, par DANIEL GUERIN	114
George Sand et Lesbos, par M. RIPERT	121
Regards sur trois homosexuels mariés, André Gide, par ROBERT AMAR	129
Témoignages, par GÉRARD MEZIERES	138
L'oncle retrouvé, par ROGER FOUCHER	141
Madame Palatine, par JACQUES FREVILLE	146
Barque, poème de B. DURANT	108
LIVRES :	
La Prostate, du Dr VALENSIN	150
Ombres sur Ardbury, de B. de KERRAUL	151
CINÉMA :	
Piège pour Cendrillon	153

BARQUE

*Cruel et tendre dans mon rêve
Tu étais venu avec des rires des baisers des caresses
Barque de toi sur moi roulée
J'étais englouti dans le bonheur.
Au réveil je désertai le lit
Barque par toi par moi quittée
Et ton image abandonnée
D'autres beaux jeunes hommes hantent maintenant mes
[nuits
Mais où es-tu
Où est mon rêve*

B. DURANT.

LES POUVOIRS PUBLICS ET L'HOMOPHILIE

par ANDRÉ BAUDRY.

Il n'est pas besoin de dire que c'est un sujet d'une extrême importance. Il conditionne la vie des homophiles, citoyens parmi les citoyens.

Il suffit de se rappeler ce qui s'écrit ici-même au sujet de l'Angleterre, où l'homophilie masculine en tant que telle est un délit.

Il faut se souvenir de pays voisins, européens, pour ne parler que d'eux, comme l'Allemagne, l'Autriche, la Finlande, où l'homophilie est également un délit.

Même entre majeurs! même entre personnes consentantes! même en un lieu privé! Règne aberrant de l'hypocrisie!

Tant de chantages, tant de crimes, tant de vols, tant de suicides, tant de vies complexées, tant de vies tourmentées et en partie insatisfaites et inutiles, tant de qualités compromises, tant d'idéal ignoré, tant de temps perdu, tant de travail moins bien accompli, tant de pertes donc dans tous les domaines, pour l'homophile, pour sa famille, son entourage, sa patrie... tout cela parce que certains législateurs — car il s'agit bien d'eux, comme en Angleterre, quand on voit, par ailleurs, même les évêques favorables à l'adoption du fameux rapport Wolfenden — toujours craintifs, mal informés, à la recherche de voix supplémentaires, n'ont pas le courage moral de bien regarder en face ce problème.

... On l'a bien vu, en France, en 1960, quand députés et sénateurs, comme un seul homme, ont voté l'amendement Mirguet. Nous n'avons pas même eu droit, ici, à un « Rapport Wolfenden », relisez les tristes débats des Assemblées, et vous verrez comment ces Messieurs nos Représentants ont voté : aucun, à commencer par M. Mirguet lui-même, ne connaissait vraiment le problème homophile.

Il est heureux qu'il y ait eu, c'est certain, des membres du gouvernement et des personnalités du monde de la magistrature, de la police, du corps médical, de l'Université, assez éclairés pour que les pleins pouvoirs accordés à l'Exécutif n'engendrent pas des lois d'interdiction.

Alors, où en sommes-nous, en France, actuellement?

Je vais dire certaines choses que chacun croit savoir, et pourtant, je reçois parfois de telles lettres d'homophiles qui me montrent à quel point ils ignorent l'essentiel des lois, qu'il faut donc bien, pour eux, pour les homophiles d'autres nations qui voyagent en France, rappeler l'essentiel.

L'homophilie entre majeurs de plus de vingt-et-un ans n'est pas un délit en France.

L'homosexualité n'apparaît que deux fois dans le Code pénal : l'ordonnance de 1945 qui a porté la majorité à vingt-et-un ans pour rapports entre personnes du même sexe, l'ordonnance de 1960 qui double les peines infligées par les tribunaux pour outrage public à la pudeur lorsqu'il s'agit d'actes impudiques entre personnes du même sexe.

C'est tout. C'est net. C'est très précis.

Mais il y a d'autres lois, d'autres ordonnances qui concernent les mœurs en général, donc autant l'hétérosexualité que l'homosexualité, c'est le cas de la prostitution par exemple, du commerce de photos ou de livres pornographiques, l'incitation à la débauche par des écrits, des gestes, des paroles, etc... Et naturellement certains homophiles comme des hétérophiles se retrouvent devant le tribunal correctionnel pour certains de ces délits.

Mais, comme on le voit, ce n'est pas l'homophilie en tant que telle qui est poursuivie, c'est le délit contre les « bonnes mœurs », lesquelles, hélas, sont très mal définies dans le code, même par la jurisprudence, ce qui fait que les sentences varient beaucoup d'une région à une autre.

Mais je sais ce que l'on me rétorque déjà : « C'est exact, vous avez raison, les lois sont ainsi faites, mais, dans la réalité quotidienne, nous sommes pourchassés par les autorités, brimés, persécutés, à la merci d'un rien, la police est contre nous ».

Ah, comme il faut donc créer le besoin de persécution chez les homophiles! L'un se croit persécuté par Dieu, l'autre par l'Etat! Et l'un et l'autre ont tort. Je le dis, je l'affirme, je le certifie, et je ne suis payé ou encouragé par personne pour le dire... je suis simplement pressé de

le dire en constatant les ravages opérés par ces deux peurs, et l'obstacle majeur qu'elles créent sur le chemin de la joie, du bonheur, de l'épanouissement humain, professionnel, civique.

Homophiles, lisez-moi bien, écoutez-moi bien, et croyez-moi.

Ne connaissez-vous pas, par la presse, la popularité, directement, et dans tous les milieux, des homophiles?

Si l'homophile est ainsi « brimé », « persécuté », comment expliquez-vous que nombre d'entre eux soient parvenus à des fonctions de responsabilité de premier ordre, aussi bien dans le « public » que dans le « privé »? Et je sais très bien qu'ayant écrit ceci, des noms prestigieux courent dans votre mémoire, des noms d'hier, mais aussi des noms d'aujourd'hui... et si vous les connaissez, ils sont donc connus également de nos... persécuteurs!

Et pour beaucoup d'entre eux, ce n'est pas le nom, la famille, la richesse qui a tout permis, balayant les obstacles. Certains sont arrivés là où ils sont par leur travail, leurs efforts, leur patience, leurs mérites, et ont gravi comme les autres, les divers échelons qui les placent là où ils sont aujourd'hui.

La vérité est autre. Parce que beaucoup trop d'homophiles ont une vie sans règle, sans volonté, uniquement basée sur le plaisir immédiat, sur la volupté et toutes ses aises, ils ne sont pas contents de trouver des freins ici et là.

Ah, langage qui déplaira à certains! Tant mieux.

Mais voilà la raison. Vous vous croyez persécutés par les pouvoirs publics parce que la route n'est pas absolument libre pour accomplir toutes vos fantaisies. Un homophile récemment arrêté par la police pour outrage public à la pudeur est venu me voir. Et savez-vous ce qu'il m'a dit : « Mais c'est épouvantable, on ne peut plus rien faire, on est poursuivi partout, on nous interdit tout ». Quelle exagération! L'outrage public à la pudeur est interdit dans tous les pays du monde, mêmes ceux où règnent une très grande liberté sexuelle, et c'est normal, c'est légitime. Je dis parfois à certains qui me rapportent de tels faits : « Pourchassés, persécutés, allons, voyons, si la police comme vous le prétendez vous pourchassait, mais il aurait cinq mille arrestations quotidiennes, rien qu'à Paris ». Et la police le sait très bien, rassurez-vous, je ne lui apprends rien là de nouveau.

On me dira encore : « Mais voyez dès qu'un établissement spécialisé s'ouvre, la police le ferme ! » Quelle exagération encore. Il n'est pas un homophile qui ne puisse citer dix noms de tels établissements, à Paris et ailleurs, et dont certains existent depuis presque toujours, pourrait-on dire.

Tout cela n'est pas sérieux.

Il y a un point essentiel sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec les Autorités publiques, c'est la majorité à vingt-et-un ans.

Et tout ce que j'ai écrit depuis plus de douze ans dans cette revue peut facilement faire croire à ceux qui me liront, que si j'aborde ce sujet ce n'est pas au nom de la licence, de la facilité, du débauchage.

Ce n'est pas l'esprit d'*Arcadie*.

Je me place seulement au point de vue de la vérité, et au point de vue du mineur.

Tous ceux qui ont à préparer, à modifier, à voter des lois savent fort bien ce qu'est la vie sexuelle à notre époque, et connaissent fort bien ce qu'un jeune homme de dix-huit ans peut déjà vouloir et déjà exécuter.

La majorité devrait être ramenée à ce qu'elle était : dix-huit ans.

Point de vue du mineur... c'est le contraindre à vivre dans la dissimulation, à déjà aggraver les complexes souvent attachés à l'homophilie dans nos sociétés contemporaines, c'est le pousser vers des habitudes désastreuses dont il se libérera difficilement, et en tout cas, aucunement par le coup de la baguette magique que seront ses vingt-et-un ans.

Mais comme on ne veut pas « penser » le problème homophile, comme on ne veut pas croire à son innéité, on ne permettra pas de s'intéresser au jeune homophile — car, déjà, il est homophile —, il se formera seul et comment ? C'est ce dont souffre souvent *Arcadie* quand elle voit venir des jeunes vers elle et que déjà il est bien tard pour leur apprendre à vivre leur homophilie dans la dignité et la sérénité.

Pour son équilibre, pour sa paix intérieure, je demande à l'homophile de ne pas se considérer comme toujours en guerre avec l'Autorité, avec l'Etat. Il y a eu des progrès étonnants, il suffit de lire l'histoire. Qu'il y ait encore des progrès à obtenir : qui le niera ? en cela comme dans

presque toutes les relations citoyen-état. Nous ne faisons pas exception. En France, l'homophile peut vivre sa vie homophile, il peut aimer comme il veut, et peut se grouper, témoin *Arcadie*.

Et c'est ce par quoi je vais achever, car il y a aussi *Arcadie* et les pouvoirs publics, on le dit assez.

Quand m'amènera-t-on donc ce haut fonctionnaire, et cet autre haut fonctionnaire (car ils sont plusieurs) qui, paraît-il, disent et redisent : « *Arcadie*, danger, vendue et livrée à la police ; inscrit, votre nom est immédiatement transmis à la Préfecture, *Arcadie* ne tient que comme cela... »

Voilà plus de douze ans que je demande à être confronté avec ces individus, lorsque des homophiles me rapportent ce qui leur a été dit sur *Arcadie*.

Sans succès. Car ils n'existent pas... ou ils sont des menteurs.

Et c'est bien ce que je leur dirais s'ils existaient et s'ils étaient devant moi, et devant témoins.

Pour vivre et nous maintenir nous n'avons jamais rien demandé.

Et pour persévérer il ne nous a jamais été rien demandé.

C'est l'honneur d'*Arcadie*. C'est l'honneur des Autorités.

Certes dans un monde où l'on croit que tout s'achète, cela peut paraître étonnant ! Certes pour nombre d'homophiles installés dans la folie de la persécution cela peut paraître impossible. Cela est.

Arcadie a été surveillée, je veux dire la revue et moi-même, il y a bien longtemps, je l'ai souvent raconté, jusqu'au jour où on a voulu voir de plus près, où l'on m'a questionné, et depuis ce jour s'est établi un dialogue respectueux, courtois, intelligent, franc, objectif, entre *Arcadie*, défense et illustration de l'homophilie, et les Autorités, gardiennes des mœurs.

Je ne me serai pas prêté à autre chose, et je dois dire que j'ai toujours eu en face de moi des hommes sincères qui voulaient mieux comprendre le problème homophile. Cet heureux dialogue se poursuit. Nous espérons qu'un jour il s'amplifiera, et chaque Arcadien doit savoir que ce sera toujours pour son bonheur, sa paix, son équilibre, et l'Etat doit savoir que ce sera aussi pour lui un avantage : se sentant mieux à l'aise encore, l'homophile pourra mieux servir, là où il est, sa patrie.

ANDRÉ BAUDRY.

JOURNAL TROP INTIME

Par DANIEL GUERIN.

N.B. — Après l'échec d'une adaptation théâtrale du Grain sous la Neige, d'après le roman d'Ignazio Silone, jouée en février 1961, je fis, par désespoir, une fugue solitaire en Suisse. C'est alors que je commençai à tenir, pour quelques mois seulement, le Journal que voici.

Lausanne, 28 mars 1961. — La lecture des écrits autobiographiques de Rousseau, dans l'édition de la Pléiade, n'a pas fait que me bouleverser. Elle m'a donné l'envie de me confesser. Aussi ai-je décidé de tenir un Journal. Ce que j'avais entrepris à quinze ans, qui s'est, par la suite, perdu et en quoi je n'ai point persévéré. A tort. Mais, alors, je voulais vivre le tourbillon de ma vie, plutôt que m'en soustraire, ne fût-ce qu'un moment, pour le décrire. Me voici aujourd'hui d'humeur à enregistrer l'éphémère.

Tant pis si je verse dans le lieu commun, mais la sexualité est vraiment un phénomène à part de tout le reste, gigantesque, horrible et sauvage. Ce n'est pas la mienne qui est monstrueuse. Ce n'est pas moi qui, dans mes transports, suis repoussant. Ce n'est pas sur moi qu'il faut jeter le manteau dont les fils de Noé recouvraient leur père. Je ne suis pas une exception. Chacun, à tour de rôle, est possédé par elle, saisi de ses transes, comme dans une cérémonie Vaudou; chacun à son tour déraisonne, have et crie, au point qu'il le faut dérober au regard des non-participants.

Je formais ces réflexions, ce matin, un doux matin printanier, où le ciel était pur, le soleil suave, où de noirs oiseaux s'envolaient de l'arbre en fleur sous ma fenêtre, où les primevères jaunes émaillaient le gazon d'un vert tendre, où l'univers entier semblait comme dépassionné. Et, dans cette béatitude, deux chats, couchés sur le gazon, délibérément impudiques, se livraient à tout le fauve manège de l'amour. Ils se guettaient, immobiles, puis, dans un bond, s'attaquaient, roulaient ensemble follement, puis se

figeaient l'un dans l'autre, puis se séparaient comme si de rien n'était, oubliant l'instant passé, attentifs, futillement, à une mouche, au moindre incident extérieur. Puis la mêlée reprenait, sarabande hideuse, dans un épouvantable chant de douleur voluptueuse. Autour, à l'écart de ces deux boules minuscules, l'une de poil gris, l'autre de fourrure noire, le monde poursuivait sa paisible et muette et chaste idylle printanière. Derrière ma fenêtre, je ne perdais rien du spectacle et, me dédoublant, je me voyais, avec horreur, dans la posture de ces deux bêtes, comme elles impudique, discordant. Puis, reprenant courage, je me suis dit que cette folie est celle de toute la nature, que rien n'offense. Ces débats grandioses et immondes me disculpaient.

29 mars. — Retourné aujourd'hui à Amphion, au mémorial Anna de Noailles. Mauvais goût du monument. Beauté vénitienne des grandes marches de pierre descendant vers le lac moiré. Dans l'urne pompeuse et affreuse, j'imagine le cœur (« ce cœur infini ne bat plus »), je le vois desséché, mais ayant conservé sa forme. Besogne harassante que de battre depuis plus d'un demi-siècle, sans jamais s'accorder de halte, fût-ce une seconde. Aussi bêtement, obstiné que ces vieux serviteurs que l'on décore après un demi-siècle de loyaux et interminables labeurs.

Le soir de ce même jour, j'étais au plus bas. Tout à fait au fond du trou. J'avais attendu chez moi un visiteur qui n'est pas venu. Pour ce traître, j'avais diligemment préparé du whisky, du Perrier, des petits cakes. Je n'ai pu tenir dans cette chambre, Je suis reparti, dans la nuit, à l'aventure. Tout était, comme un fait exprès, décevant et même répugnant : bars désertés par mes connaissances habituelles, personnages attardés côte à côte dans un édifice et brusquement dérangés par mon irruption. J'ai fini par échouer au « Lyrique », le café des étudiants, espérant au moins y voir affluer les rescapés de la conférence donnée, ce soir-là, par I. C. Ici, brusquement, la chance revient; je remonte la pente.

Atmosphère chaude de camaraderie, longues discussions. Et, à la sortie, un étudiant, venu « au marxisme par le jazz », et qui ne jure que par Sartre, veut bien me dire l'« émotion » avec laquelle il aurait lu *Eux et lui*, un jour, à la terrasse d'un café parisien. J'ai l'impression de me raccrocher à une bouée de sauvetage. Je reprends confiance. Je ne suis plus seul. Je ne suis plus fou. Je n'ai pas soif que de plaisir sexuel. Ce dont j'ai besoin, c'est de commu-

niquer, de fraterniser, d'être compris. Du fond du gouffre, je m'élançais vers les cimes. La trahison de celui qui n'est pas venu prend soudain, au moins pour un temps, des dimensions réduites.

Et je me laisse entraîner, bien après minuit, dans une partie nocturne, loin, au fond d'une maison abandonnée, sans meuble (sauf le lit). On se tasse sur le plumard et à même le plancher. On s'éclaire de deux ou trois bougies rouges. Et des filles bohèmes et des barbus du type carabin s'accompagnant de la guitare, chantent, non sans talent, des chansons pleines d'obscénités, où il s'agit, entre autre, d'« éléphants qui se masturbent ». On avale du gros rouquin dont quelqu'un a été acheter les litres en recueillant notre petite monnaie, dans la paume de sa main quêteuse. Au mur, une affiche où claque le drapeau noir de l'anarchie. Deux éphèbes un peu inquiétants, au regard tout juste sortis de taule, font tardivement leur entrée. D'où viennent-ils à cette heure très nocturne? Quel vent les amène? On ne sait. On dit à ces « mignons » (*sic*) de prendre place. Ils n'ont pas l'air très catholiques. Mais leur grâce juvénile me fait du bien, achève de me détendre : au milieu de ces squatters barbus et de ces filles mal attifées, ils sont, pour moi, comme un rayon de lune. Et je rentre à mon hôtel, passablement ivre et guilleret. Sorti du trou. Pour un temps.

30 mars. — Vécu hier encore une journée trop chargée, trop riche, trop pleine de suspense.

Le matin, n'y tenant plus, j'ai volé, au domicile du traître de la veille, et je l'ai traité de tous les noms. Il sortait de la douche, à midi, mal éveillé, les yeux gonflés, l'air égaré, sombre et fatal. Mais il était beau, son cou trapu, ses épaules rondes, et si noires ses prunelles orientales, à la fois dures et traquées. La veille, il s'était disputé, dit-il, avec sa petite amie avant de la reconduire au train de Genève. Il avait mauvaise conscience vis-à-vis de moi. Cet inadapté mental ne peut faire bon ménage avec personne. Alors j'ai eu pitié, profondément, de cette pitié qui, chez moi, ouvre la porte à la tendresse. Et je lui ai soufflé à l'oreille un pardon pour mes mots injurieux — et que je l'aimais.

Nous nous sommes mis d'accord pour passer une nuit hors de Lausanne. Mais il a bien insisté : « Demain, pas aujourd'hui ». J'ai compris qu'il allait, le soir encore, me trahir. Je n'ai rien dit, trop content déjà de ma revanche

du lendemain. Sa logeuse m'avait invité à dîner. A l'hôtel, dans l'après-midi, je trouve un message téléphonique par lequel il m'informa qu'il ne serait pas présent à ce dîner. Gentillesse, cette fois, ce message, désir, enfin, de me ménager, d'atténuer la meurtrissure de son absence? ou intention sadique? ou honte de paraître avec moi devant cet aréopage? J'étais donc préparé à ne pas le trouver là. Mais quand l'hôtesse a confié à ses invités : « Il est ce soir à Genève », le souvenir de la danseuse, qu'il a fréquentée dans cette ville (et qui — j'étais assez naïf pour l'avoir cru — l'aurait, depuis, laissé choir) m'a physiquement démoli. Je n'ai plus vécu, par la pensée, que cette horripilante nuit d'amour d'elle et de lui. J'étais si défait que j'ai dû me retirer de bonne heure, me jurant de décamper aujourd'hui de Lausanne, avant mon rendez-vous avec lui, et de ne le plus revoir. Mais, en m'endormant, à l'heure du plaisir solitaire, je me suis représenté ce que serait une dernière rencontre avec lui. Et j'ai abandonné ce farouche dessein.

A titre de diversion, j'ai été regarder travailler un petit Italien qui est occupé, vers Ouchy, — pendant des heures interminables, jusqu'à sept heures le soir — à macadamiser les trottoirs. Voici plusieurs jours que je vais là, le contemplant, observant les lieux, guettant une occasion de nouer le contact. J'avais cru la trouver : la baraque démontable, qui sert de vestiaire aux ouvriers, est vide pendant le travail, et sa porte reste ouverte. J'y voulais déposer une petite enveloppe de vœux de Pâques adressée au *ragazzo nero d'Italia*, lui proposant un rendez-vous. L'enveloppe était prête, cachetée dans ma poche. Mais, patatras, hier l'équipe travaillait d'arrache-pied autour de cette baraque. Impossible d'y pénétrer sans être vu.

Il fait de loin, plutôt petit, car il est très mince, au moins dans le bas de son corps, avec des pantalons fili-formes collés aux jambes, ornés d'un ou deux trous qui laissent entrevoir la peau ambrée, et de grosses godasses. Il porte une chemise rouge, rouge comme celle de Garibaldi, recouverte d'une veste de travail, d'un bleu maculé. Le rouge du bout de ses manches débordé, de même que le rouge du bas de sa chemise, qui lui fait comme une rutilante ceinture de terrassier. Il a des cheveux d'un noir luisant, drus, lisses, touffus, vivaces, un visage mince, creusé par le labeur, un profil de médaille. De près, il fait grand et fort — et, surtout, mâle —. Il est très appliqué au tra-

vail, Il ne regarde pas autour de lui. Il ne s'arrête presque jamais pour souffler. C'est aussi qu'il est happé par l'engrenage inflexible d'une équipe qui ne plaisante pas, où chaque geste est interdépendant. Son rôle consiste à charrier dans une petite brouette de fer un gravier noir mélangé de goudron, et de renverser sa mixture gluante au pied d'hommes (pas beaux, eux) qui, aussitôt, l'étaient, l'aplanissent, jusqu'à ce qu'une sorte de pilon sur roues, dont un spécialiste à lunettes tient les brancards, avançant comme on pousse une brouette, provoque, dans un vacarme infernal et hallucinant, l'écrasement final.

Pour ne rien perdre de ce spectacle, je suis entré dans un petit café, situé à un mètre du chantier, et j'ai collé mon front à la vitre, caché jusqu'au nez par le verre dépoli. Le petit n'a rien vu, ou rien semblé voir. Pendant dix minutes, ça été une lutte intérieure. Allais-je demander à la patronne de remettre, plus tard, l'enveloppe au jeune à la *cinta rossa*? Finalement, je n'ai pas osé. J'ai craint un refus. J'ai redouté aussi que, le soir, le garçon ne vienne pas au rendez-vous proposé, d'où une nouvelle soirée manquée, dangereuse pour mon fragile moral. Et je suis parti, la mort dans l'âme, me reprochant ma lâcheté. Et ce *ragazzo* m'habite toujours, et je rêve de moyens ingénieux, inédits, que dis-je, policiers, d'entamer avec lui le dialogue.

J'avais déjà la migraine à la suite des beuveries de la nuit précédente. L'odeur du goudron et le bruit du pilon n'ont pas arrangé mon encéphale. Et il a fallu, en hâte, repointer dans un café I.C., et des étudiants, la plupart barbus (hélas) et dont aucun, certes, ne pouvait me distraire du méditerranéen. J'ai dû prêter l'oreille, avec une attention soutenue, aux discours prolixes de celui qui tenait le crachoir, ruminant les arguments à lui opposer, guettant l'instant où le ralentissement et, dans le meilleur cas, l'épuisement de son monologue me permettraient de l'interrompre (sans avoir l'air trop muflé) et de glisser mon interpellation. Mais, comme presque aussitôt, bock en main, l'interpellé reprenait le cours volubile de son exposé, il fallait, encore, et sans perdre un mot, me remettre à l'affût. A la fin, j'avais les nerfs épuisés. J'admirais la sérénité de tous les présents. Pourquoi étais-je le seul à être tendu et angoissé? Parce que je suis fou? Parce que j'émergeais de l'épisode italien? Parce que, le matin, je m'étais expliqué avec le traître?

Au moment où j'achevais ce qui précède, on frappe à la porte et entre, sans aucune gêne, le jeune F.B., vaudois cent pour cent, chef scout, avec son visage de madone raphaélique, ses grands yeux purs. Il avait appris mon prochain départ et venait me dire au revoir. Victoire de l'abstinence, car, avec lui, je ne me suis jamais laissé tenter. Et la récompense : son amitié, sincère, dépourvue de toute gêne ou inhibition. Mais défaite, en même temps, humiliante, lâche, irréparable, de la valeur antinomique, que les abstinents (pour se consoler de leur renoncement) flétrissent sous le nom de luxure.

31 mars, *Saint-Cergues*. — Ce séjour se sera achevé en drame. A 15 heures, j'étais fin prêt : valises bouclées, chambre vide. Je n'attendais plus que le traître pour partir, et c'est lui qui m'avait spécifié : « trois heures », d'où la décision que j'avais prise de quitter l'hôtel à cette heure-là.

A trois heures, coup de téléphone. Monsieur a des « ennuis ». Il ne pourra venir qu'à sept heures. Impossible de lui faire dire quels ennuis : « Je ne peux pas te raconter toute ma vie privée ». Je le somme de venir sans tarder (car je ne puis demeurer dans une chambre qui n'est plus mienne ni déambuler pendant quatre heures), ou de me laisser l'aller prendre avec la voiture là où il se trouve. J'en fais un véritable ultimatum :

— D'accord? ou adieu pour l'éternité.

— Oui.

— Je raccroche. Me voici enfin libre. Je suis maître de moi comme de l'univers. Je quitte Lausanne en fredonnant. Et j'échoue dans une petite chambre élémentaire, en plein Jura, où je me trouve bien — bien, d'avoir rompu les amarres, et écouté des masses de disques (Armstrong, Béchet, etc...) à coups de pièces de 20 centimes.

(A suivre)

DANIEL GUÉRIN.

GEORGE SAND ET LESBOS

par M. RIPERT.

« Comment? », s'écriera le lecteur, cette femelle aux instincts dévorants, George Sand dont la liste des amants est justement célèbre, aurait-elle connu Lesbos?

« Mère, des jeux latins et des voluptés grecques », et ses plaisirs raffinés, défendus?

Alfred de Vigny nous donne la réponse :

« J'ai défendu à Marie de répondre à cette Sapho qui l'ennuie, écrit-il sur une lettre de George Sand adressée à sa maîtresse Marie Dorval » (1).

Pour reprendre cette « déviation » de George Sand, il faut se rappeler que les hommes l'ont toujours déçue.

Mariée de bonne heure au baron Dudevant, elle écrivit plus tard ces lignes amères, qui nous éclairent sur sa nuit de noces :

« Rien n'est affreux comme l'épouvante, la souffrance et le dégoût d'une pauvre enfant qui ne sait rien qui se voit violée par une brute... » (2).

Insatisfaite dans ses liens conjugaux, George Sand demande bientôt à des amants le plaisir qui lui échappe. Mais de Jules Sandeau au « petit » Chopin, en passant par Alfred de Musset, et bien d'autres dont la liste est longue, c'est toujours la même déception.

Elle en tire une conclusion désabusée : « Par ce monde, il y a beaucoup plus d'eunuques que d'hommes ».

Elle épuise un à un tous ses amants, tel le frère Sandeau que leurs amours « tuent à petit feu » : « Je le tue, écrit-elle, et les plaisirs que je lui donne sont achetés aux dépens de ses jours. Je suis sa peau de chagrin... ».

Elle se lance d'ailleurs dans les aventures, d'une manière toute virile, sans pudeur et sans préjugé. Ce comportement surprend parfois ses « compagnons » de rencontre, ou les rend impuissants, comme le pauvre Mérimée qui, en vain, une nuit durant, tenta de la contenter...

(1) Les références sont données à la fin de l'article.

Lamentable « fiasco » que George Sand conta ainsi à Marie Dorval :

« J'ai eu Mérimée cette nuit, ce n'est pas grand-chose... ».

A de Vigny, averti par sa maîtresse, écrivit alors dans son *Journal d'un poète* :

« Cette femme monstrueuse a dit tout d'un coup à son amie nouvelle : « Eh bien, c'est fini, je me suis donnée hier à (Mérimée)... ».

De son côté, George Sand se confia à Sainte-Beuve : « L'expérience manqua complètement. Je pleurai de souffrance, de dégoût, de découragement... Ne me parlez pas de cet homme, son souvenir m'est odieux, c'est un monstre » (3).

Et Prosper Mérimée, prévenant les indiscretions, composa le quatrain suivant :

« *Changeant de sexe et de manière,
Elle est Dudevant par devant,
Elle est George Sand par derrière :
Lamennais s'y trompe souvent.* »

D'autres écrivains furent choqués de ces mœurs... « actives » Baudelaire, qui n'aimait pourtant, en amour, que les lesbiennes (Jeanne Duval, par exemple), porta sur George Sand un jugement sévère :

« Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle... Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'enfer... Je ne puis penser à cette stupide créature sans un certain frémissement d'horreur. Si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête... » (4).

Il faut dire que, mâle insuffisant, Baudelaire ne pouvait apaiser le feu de Jeanne Duval, la « non satiata » des *Fleurs du Mal* :

« ... Hélas! et je ne puis, Mégère libertine...
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine! »

Il faut avouer que le féminisme revendicatif de George Sand ne lui attira pas des sympathies. Elle ne se contentait pas d'adopter un pseudonyme viril, et d'écrire même ses lettres au masculin. Elle fumait le cigare, portait la redingote et le pantalon, montait à cheval, et avait des attitudes peu communes chez le « sexe faible ».

Balzac en fut sidéré :

« C'est un homme... », dira-t-il, après avoir passé quelques jours à Nohant.

Victor Hugo, Nietzsche, ont commenté diversement cette attitude toute virile. Vigny écrivit dans son journal :

« Je n'aime pas Madame Sand. C'est un joli garçon... sans grâce dans le maintien, rude dans le parler. Homme dans la tournure, le langage, le son de la voix et la hardiesse des expressions » (5).

Les romans de George Sand nous montrent des femmes très romantiques qui secouent le carcan des usages et réclament la liberté en amour (*Lélia*, *Indiana*).

Le thème des amours saphiques était alors à la mode à Paris : Théophile Gautier le décrivait dans *Mademoiselle de Maupin*. Les personnages masculins de George Sand, d'une beauté souvent ambiguë, expriment pour des jeunes filles des passions d'une sensualité délirante; tel Bernard de Mauprat, dont les désirs effrénés correspondaient sans doute aux passions explosives de son auteur.

Ainsi les conditions étaient-elles réunies pour que notre écrivain connût, l'occasion s'en présentant, de nouvelles amours... Et l'occasion s'offrit, en la personne d'une comédienne célèbre pour son talent et sa réputation... Marie Dorval.

C'est en 1832-1833 que George Sand, auteur débutant et encore inconnu, rencontra pour la première fois la maîtresse de Vigny.

Spontanée, ardente, sensuelle, elle avait été l'héroïne de *Chatterton* et avait triomphé dans *Hernani*.

On n'a pas retrouvé la première lettre que George Sand adressa à Marie, pour lui déclarer son admiration, sa « sympathie », son amitié.

Mais George Sand raconte, dans *Histoire de ma vie* :

« J'avais publié *Indiana*, je crois, quand, poussée vers Madame Dorval par une sympathie profonde, je lui écrivis pour lui demander de me recevoir. Je n'étais nullement célèbre, et je ne sais même pas si elle avait entendu parler de mon livre. Mais ma lettre la frappa par sa sincérité. Le jour même où elle l'avait reçue, comme je parlais de cette lettre à Jules Sandeau, la porte de ma mansarde s'ouvrit brusquement, et une femme vint me sauter au cou avec effusion, en criant tout essoufflée : « Me voilà, moi... ».

Un duo affectueux commença alors entre les deux femmes :

« Je vous aime d'un cœur tout rajeuni... »

— « Je vous aime de toute mon âme... »

Je ne puis reproduire ici toute une correspondance jugée « impubliable » par le vicomte Spoelberch de Lovénjoul, et qu'a fouillée la curiosité de Mme André Maurois...

Il y manque cependant les « incommunicables » qu'a vus M. René Jasinski, et dont j'espère pouvoir prendre un jour copie, afin d'en régaler mes amies en *Arcadie*...

Les termes tendres qu'utilise George Sand dans sa correspondance avec Marie Dorval ne sont pourtant pas ces cris de passion qu'elle eut pour des hommes, Michel de Bourges, par exemple, à qui elle écrivait au retour d'un voyage en Suisse, avec Liszt et Marie d'Agoult :

« J'ai beaucoup souffert de ma chasteté, je ne vous le cache pas, j'ai eu des rêves énervants, le sang m'a monté à la tête cent fois. Au grand soleil, au sein des belles montagnes, en entendant les oiseaux chanter et en respirant les plus suaves parfums des forêts et des vallées, je me suis souvent assise seule, à l'écart, avec une âme pleine d'amour et des genoux tremblants de volupté... C'est de vous que je rêve, quand je m'éveille trempée de sueur, vous aussi que j'appelle quand la nature sublime chante des hymnes passionnés et que l'air des montagnes entre dans mes pores par mille aiguillons de désir... »

Toujours est-il que la liaison entre les deux femmes devint la fable de tout-Paris. On les surnomma « les inséparables ».

Arsène Houssaye dépeint ainsi leur intimité :

« En ce temps-là Sapho ressuscita dans Paris, ne sachant pas si elle aimait Phaon ou Erinne... Tous les soirs, à minuit, quand la comédienne avait jeté feu et flammes dans les cœurs, tantôt au Boulevard du Crime, tantôt à la Comédie-Française, elle trouvait chez elle, en rentrant dans sa petite chambre bleue toute capitonnée, devant un feu vif et gai où jasait la bouilloire à thé, la femme étrange qui attendait sa proie en fumant des cigarettes. Et c'était un duo des propos les plus amoureux. La brune dénouait les cheveux blonds. La blonde dénouait les cheveux noirs. Et ces cheveux s'enroulaient dans les baisers et les morsures. Jamais Sapho ne parla si bien au beau Phaon. Jamais Erinne ne répondit à Sapho d'une voix plus enveloppante... Toutes les deux, brûlées au feu romantique, étaient affolées d'imprévu et inassouviées d'amour... Les deux bacchantes

se quittaient au point du jour, ivres encore dans la pâleur des rêves accomplis. Et la femme éloquente avait, ce jour-là, plus d'éloquence. Et la femme de théâtre avait, ce jour-là, plus de caresses dans la voix... Autour de ces deux femmes que l'Art avait jetées dans les bras l'une de l'autre, tout pâlisait : le gouvernement tombait dans l'anémie, M. Guizot n'était qu'un rhéteur à la glace, M. Thiers qu'un parfileur de perles fausses... » (6).

La rumeur parvint jusqu'à l'ancien mari de George Sand, le baron Dudevant. Il écrivit à Caron, son homme de confiance : « Dans mon procès avec Aurore, il y a une circonstance qui, m'a-t-on dit, lui donne de la tablature : c'est qu'elle croit que j'ai quelques lettres qu'elle s'amuse à écrire à Mme Dorval, et qui la compromettent fort à ce qu'on dit, et que j'ai entendu moi-même à Paris. Ne pourrais-tu, soit par Dumont, ou tout autre, user de ruse et tâcher d'en escamoter quelques-unes? Tu me rendrais un grand service. Elles sont brouillées, à ce que je crois. Prends des renseignements et dis-moi ce que tu auras découvert » (7).

Puis Marie Dorval devint la maîtresse de l'ancien amant de George Sand, le « petit Sand-Sandeau » (8). Le grand biographe de George Sand, W. Karénine, n'a pas hésité à écrire : « ... Marie Dorval, cette âme honnête, naïve et ardente, eut une influence si pernicieuse sur Aurore Dudevant, que nous n'osons même pas l'approfondir... »

« L'époque où ces deux femmes se connurent fut fatale à George Sand. Tout en elle était en fermentation : ses croyances antérieures s'écroulaient, avaient été l'une après l'autre mises à l'épreuve, ses espérances étaient déçues. Le passé était triste, le présent désolé, l'avenir sombre. Et, à peine eut-elle rompu avec Sandeau que, le cœur malade, meurtri, désespéré, l'âme désenchantée, la tête hantée des idées les plus noires, les plus sinistres, elle chercha l'oubli et la consolation dans une nouvelle liaison, inexcusable, incroyablement passagère... » (9).

Pourtant George Sand nia plus tard, avec force, qu'une liaison charnelle l'ait unie à Marie Dorval, prétendant qu'on l'avait accusée de choses « dont elle ignorait même qu'elles puissent exister... ».

Avouons que, venant de George Sand, pareille ignorance étonne et nous laisse sceptiques. D'autant plus qu'un ami de George Sand, Gustave Planche, alla même jusqu'à

prévenir naïvement l'écrivain contre les « mauvaises mœurs » de son amie nouvelle :

« Mes préventions contre Mme Allan-Dorval ont dû vous paraître bien folles et bien inintelligibles. Vos menaces toutes viriles de jeudi dernier, pendant le déjeuner, indiquent assez ce que vous en pensez. J'ai dit à Jules (Sandeau) le motif du regret que j'éprouvais en vous voyant risquer cette nouvelle amitié... Un de mes amis, qui par l'intimité de ses relations avec Juliette (Juliette Drouet?) a toute raison d'apprécier impartialement sa véracité, m'a certifié que Mme Allan Dorval avait eu pour elle une passion de la même nature que celle de Sapho pour les jeunes lesbiennes... D'ici au 15 février, si vous avez l'occasion de vous trouver seule avec Mme Allan Dorval, vous pourrez facilement éclaircir si j'ai été trompé... » (10).

George Sand soutint courageusement Marie Dorval et affirma son amitié envers et contre tout :

« Laissez-moi l'aimer; je sais qui elle est et ce qu'elle vaut. Ses défauts, je les connais. Ses vices... ah! voilà notre grand mot, à vous. Vous avez peur du vice, mais vous en êtes pétris et vous ne le savez pas, ou vous n'en convenez pas! Le vice! Vous faites attention à cela, vous autres? Vous ne savez donc pas qu'il est partout, à chaque pas de votre vie, autour de vous, au-dedans de vous? Votre père est avare, votre mère est menteuse, vos frères sont de mauvaise foi, votre confesseur à volé au jeu, votre sœur s'est vendue, votre meilleur ami vous a renié dix fois. Vous ne saviez pas cela? Comment donc vivez-vous tous, tant que vous êtes? Que faites-vous donc de vos yeux, de vos oreilles et de votre mémoire? Vous m'appelez cynique de cœur, parce que je vois et parce que je me souviens, parce que je rougirais de devoir à l'aveuglement ou à l'hypocrisie cette fausse bonté qui vous fait à la fois dupes et fripons. Vous dites qu'elle m'a trahie, je le sais bien, mais vous, mes bons amis, quel est celui d'entre vous qui ne m'a pas trahie? Elle ne m'a encore trahie qu'une fois et vous, vous m'avez trahie tous les jours de votre vie. Elle a répété un mot que je lui avais dit. Vous m'avez tous fait répéter des mots que je n'avais pas dits... » (11).

De son côté, Vigny, ulcéré d'être délaissé, exprima son amertume, dans un long poème des *Destinées* intitulé *La colère de Samson*, dont quelques vers faisant directement allusion à la liaison de George Sand et Marie Dorval, sont demeurés justement célèbres et prophétiques :

« ... La femme est à présent pire que dans ces temps
Où voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens ».
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome,
Et se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de côté... »

Pourtant, George Sand avait conseillé à Marie Dorval, qui se plaignait de l'impuissance d'Alfred de Vigny : « Rends-le heureux, mon enfant, ces hommes-là en ont besoin et le méritent » (12).

Puis Vigny se consola... couchant par exemple, le 22 juin 1838, avec Marie Dorval, puis le 24 juin, avec deux jeunes filles, Julia et Maria. Pourtant, comme on demandait à Marie Dorval si l'auteur des *Elévations* était ardent en amour :

« Oh! vous savez, répondit-elle, de temps en temps une toute petite élévation... »

**

George Sand connut d'autres amies célèbres, telles Elisa Touragin, Carlotta Marliani, Marie d'Agoult, avec qui elle demeura toujours sur le qui-vive et en frais de coquetterie : « L'instable sensibilité féminine la trouble, l'énerve sans être source d'enrichissement (13). Pourtant une amitié douce, exaltée, harmonieuse, vint la lier à Pauline Garcia-Viardot, la sœur de la Malibran, cantatrice elle-même et dont George Sand fit le modèle de sa « Consuelo », un des personnages féminins les plus attachants de la littérature.

N'est-ce pas le plus bel amour, le véritable amour qui s'exprime dans leur correspondance :

« Quand je vous vois seulement une heure, écrit George Sand, tout le poids de ma vie s'en va comme si j'étais née d'hier avec vous et comme si je vivais de toute la plénitude et de toute la douceur qui sont en vous... » (à Pauline Viardot, 22 juin 1841).

Et Pauline Viardot, au lendemain de la création d'*Orphée*, écrit à George Sand :

« Avoir eu le bonheur de procurer une jouissance réelle à un être comme vous... rien que pour cela, j'aurais bien fait de venir au monde ».

M. RIPERT.

RÉFÉRENCES

- (1) Henri Guillemin, *Sand-Dorval-Vigny : une pièce au dossier* (Journal de Genève, numéro du 12 avril 1942).
- (2) Lettre de George Sand à Hippolyte Châtiron, 1843.
- (3) Lettre datée de juillet 1833, parue dans la *Revue de Paris*, du 16 novembre 1890.
- (4) Beaudelaire, *Mon cœur mis à nu*, XVI et XXVII.
- (5) A. de Vigny, *Journal d'un poète* (Ed. Conard, Paris 1935), t. I, p. 174.
- (6) Arsène Houssaye, *Les Confessions*, t. I, p. 13, 14.
- (7) Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 948, folio 63.
- (8) C.F. lettres inédites de Marie Dorval à Olympe Chodzko, citées par Simone A. Maurois, p. 48.
- (9) W. Karénine, t. I, p. 396.
- (10) Lettre de Gustave Planche à George Sand, du 27 janvier 1833.
- (11) Dans *Sketches and Hints*, 1853.
- (12) C.F. Dr Michel Folman, *Les Impuissants de génie* (Paris, Nouvelles Editions Debresse).
- (13) C.F. Thérèse Marix-Spire, *Lettres inédites de George Sand* (Paris, Nouvelles Editions Latines, 1959).

BIBLIOGRAPHIE

- Beaudelaire : *Mon cœur mis à nu*.
- Dorval (Marie) : *Lettres à Alfred de Vigny*, recueillies et annotées par Charles Gaudier (Paris, Gallimard, 1942).
- Dumas père (Alexandre) : *Mes mémoires* (Paris, Alexandre Cadot, 1852-1854), 22 volumes in 8°.
- Folman (Dr Michel) : *Les Impuissants de génie* (Paris, Nouvelles Editions Debresse, 1957).
- Guillemin (Henri) : *Sand-Dorval-Vigny : une pièce au dossier* (Journal de Genève, 1^{er} avril 1942).
- Houssaye (Arsène) : *Les Confessions, Souvenirs d'un demi-siècle*, 6 volumes (Paris, Editions Dentu, 1885-1891).
- Jasinski (René) : *Les Années romantiques de Théophile Gautier* (Paris, Vuibert, 1929).
- Karenine (Wladimir) : *George Sand, sa vie et ses œuvres*, 4 volumes (Paris, Plon, 1899-1926).
- Lubin (Georges) : *Elle et Elle* (article paru dans la Revue d'histoire littéraire de la France, avril-juin 1958).
- Marix (Thérèse) : *George Sand et Marie Dorval* (article publié dans la Revue du Berry et du Centre, juillet-août 1934).
- Correspondance inédite George Sand-Marie Dorval* (Paris, Gallimard, 1953).
- Marix-Spire (Thérèse) : *Lettres inédites de George Sand à Pauline Viardot* (Paris, Nouvelles Editions Latines, 1959).
- Maurois (Simone-André) : *Correspondance inédite George Sand-Marie Dorval* (Paris, Gallimard, 1953).
- Mérimée (Prosper) : *Correspondance générale*, publiée par Maurice Parturier, 17 volumes.
- Rocheblave (Samuel) : *Une amitié romanesque d'Agoult-Sand* (Paris, Imprimerie de Chaix, 1894).
- Sand (George) : *Histoire de ma vie*, 10 volumes (Paris, Michel Lévy-frères, 1856).
- Vigny (Alfred de) : *Journal d'un poète*, publié par F. Baldensperger (Paris, Conard, 1935).

REGARDS SUR TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

III. — ANDRÉ GIDE

par ROBERT AMAR.

Au terme d'une longue étude Homosexualité et mariage parue dans le n° 94 d'Arcadie, je conclusai — après une vaste enquête et avec une expérience personnelle — que les conflits bisexuels sont incompatibles avec tout ce qu'implique la vie d'un homme ou d'une femme mariés.

J'annonçai mon intention, pour illustrer ce jugement, de me pencher sur le destin de trois hommes que nous connaissons bien, grâce à leur célébrité et à la facilité qu'ils ont mise à se raconter.

Après Oscar Wilde (1) et Paul Verlaine (2), voici, avec André Gide, le dernier volet du triptyque.

Fruit de deux sangs, de deux provinces, de deux milieux sociaux, de deux confessions, tel fut André Gide, né à Paris, le 22 novembre 1869.

Du côté de sa mère, née Rondeaux, on était normand, fonctionnaire de robe, fortuné et catholique; du côté de son père, cévenol, paysan et bourgeois, juste aisé et huguenot (Les Gide (Guido) seraient d'origine florentine, venus en France à la fin du xv^e siècle; francisant leur nom, ils adoptèrent la Réforme et se dispersèrent après la révocation de l'Edit de Nantes).

L'enfant naît après cinq ans de mariage et va vivre, seul, entre son père et sa mère dans leur appartement de la rue de Tournon. Lui, agrégé, était professeur du Droit Romain, esprit original et humaniste. Doux et un peu lointain, il invitait parfois son fils à le retrouver dans son cabinet de travail et lui racontait à merveille l'Odyssée, Ali-Baba et Molière.

(1) *Arcadie*, n°s 100, 102, 103.

(2) *Arcadie*, n°s 132, 133, 134.

ANDRÉ GIDE

Les idées des parents sur le chapitre, de l'éducation différaient totalement et leurs discussions étaient fréquentes. Elle, brandissant le drapeau des obligations; lui, large et tolérant; de ce fait, il ne s'acharnait pas à faire triompher ses idées et baissait pavillon.

Sa femme, raisonnable, austère, volontaire, puritaine (elle était devenue protestante) n'avait ni charme ni féminité. Ponctuelle, esclave de ses habitudes, économe, c'était un tyran pour son entourage. La morale était son souci majeur: le moi est haïssable, la nature doit être contrariée et la pureté absolue.

Cette façon de l'aimer mettait les nerfs du fils à vif. Aussi son enfance — bien que passée dans une famille aisée et cultivée — fut-elle vécue dans une tension nerveuse et l'anxiété, accrues par ses habitudes solitaires. « Je ne puis dire si quelqu'un m'enseigna ou comment je découvris le plaisir, mais aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, il est là ». Il s'est représenté, dès l'âge le plus tendre, sous la table de la salle-à-manger, se livrant avec le fils de la concierge à des jeux guère innocents. Il en pratique d'autres, d'intérieur et de plein air, la chasse aux insectes et les déguisements (« le plaisir de paraître qui l'on n'est pas »).

Après des cours enfantins, il entra à huit ans à l'École alsacienne, où sa timidité émotive le fait juger paresseux et stupide et, devenir la risée de ses camarades. Un matin, son professeur le surprit en classe, en flagrant délit de « mauvaises habitudes » et il fut exclu pour trois mois.

Ses parents le conduisent alors chez un célèbre professeur de la Faculté, le Docteur Brouardel. Il ne trouva rien de mieux que de le menacer de la suppression radicale de l'instrument du délit; joignant le geste à la parole, il lui montra, sur le mur, une panoplie de fers de lances touaregs comme les instruments tous indiqués pour cette opération!

Le jeune André fut très frappé par le « chagrin silencieux » de son père, les larmes et les exhortations de sa mère et prit conscience de sa faute.

Il reviendra sur les bancs de l'école, redoublera sa classe de neuvième, obtiendra de bonnes places, mais ne s'habitua pas mieux aux moqueries et aux brutalités de certains de ses camarades.

Il avait onze ans lorsque son père mourut prématurément à quarante-sept ans de tuberculose intestinale et il comprit vite l'étendue de la perte qu'il faisait.

Pris d'angoisses inexplicables, de crises de larmes, indécis, exalté et déprimé, il est pour les siens, comme ils l'appellent, « l'irrégulier ».

Sa mère va s'installer à Montpellier près de son beau-frère, l'économiste Charles Gide, qui avait accepté de s'occuper de son neveu. Mais la vie collective au lycée ne lui convient pas.

Après deux ans d'interruption, il revient à l'École alsacienne. Son psychisme ne s'améliore pas; il connaît les maux de tête, les insomnies et les autres manifestations de l'asthénie.

A treize ans, au point le plus critique de son âge ingrat, il est en plein désarroi.

Rassemblons les traits qui vont dessiner l'ébauche de son caractère, s'il est vrai que c'est dans le temps de la jeunesse qu'il faut chercher le secret de la personne humaine.

Son enfance malade et malheureuse, ses rêveries, ses angoisses, ses habitudes solitaires, son état de doute et d'inquiétude dénotent la névrose. Je crie : « Je ne suis pas pareil aux autres » et à l'intuition aiguë d'être « séparé, forcé ». Ce qui le lui fait penser, c'est de constater sa nature chétive, hyperémotive et suggestionnable, le conflit de son instinct et de la loi morale, la fuite devant le réel et le refuge dans un monde intérieur obscur.

Son père mort, c'est sa mère qui va devenir son maître, sévère et austère; captatrice et castratrice, elle crée chez lui un complexe de dévirilisation. A son égard, il éprouve tout à la fois sentiment et ressentiment.

Dans un morne intérieur, entouré de trois femmes tristes, sa mère, sa tante Claire et Anna, une vieille fille recueillie par la famille, il va vivre, muré dans sa solitude, impuissant à choisir entre le plaisir et la sécurité, entre l'obéissance et la révolte. « C'est alors que survint l'angélique intervention que je vais dire pour me disputer au Malin, écrit-il. Événement d'infiniment modeste apparence, mais important dans ma vie, autant que les révolutions pour les empires, première scène d'un drame qui n'a pas achevé de se jouer ».

Cet événement c'est celui qui lui fit découvrir, en même temps que son amour pour sa cousine Madeleine Rondeaux, le « mystique orient » de sa vie. Il avait treize ans, elle, quinze.

Souvent il passait les vacances d'été à Cuverville-en-Caux,

chez son oncle Emile Rondeaux, dans sa grande maison de campagne, deux étages, vingt fenêtres de chaque côté, jardin, potager et petit bois. Il y retrouvait ses deux cousins et ses trois cousines.

Sa préférée était Madeleine, douce, mélancolique, réservée, avec qui il avait pensées et goûts communs.

Séparés, il vont entretenir une correspondance régulière.

Élève à Passy, chez M. Richard puis à la pension Keller, il retourne à l'École alsacienne pour sa rhétorique (il y fait la connaissance de Pierre Louys qui le charme), passe son baccalauréat en juillet 1888 et poursuit sa philosophie au Lycée Henri IV, puis, seul avec un professeur.

Il était retombé dans les habitudes solitaires, après des luttes obsédantes, car il avait un réel désir de pureté né de son admiration pour sa cousine et de sa piété qui lui faisait méditer la Bible et l'Évangile. Il se prépara avec ferveur à sa première communion et nous dit qu'il se maintint alors, des mois durant, dans une sorte d'état séraphique.

Son attrait pour Madeleine est, dès le début, chose de l'âme, à l'exclusion de tout élan physique; il dissocie l'amour et le désir. Pour lui, mêler le désir, c'est-à-dire le mal, à l'amour angélique est un sacrilège. Au surplus, elle était une victime innocente du péché (sa mère avait quitté son mari et ses cinq enfants pour vivre sa vie) et cette circonstance le renforçait encore dans son système.

Son livre, les *Cahiers d'André Walter* (parus en 1891) nous éclairent complètement sur ce qu'il veut : « Aimer par l'âme seule une âme qui vous aime de même ».

« Pour ne pas troubler sa pureté, je m'abstiendrai de toute caresse... et même des plus chastes, des enlacements de mains... de peur qu'après elle ne désire davantage, que je ne pourrai pas lui donner... et je détournerai de ses yeux mes regards, de peur qu'elle ne les désire plus proches, et qu'alors, malgré moi je n'aie jusqu'au baiser... Aussi bien, je ne te désire pas. Ton corps me gêne et les possessions charnelles m'épouvantent ».

Tandis que son âme idéalise de plus en plus la bien-aimée, son corps s'abandonne aux voluptés solitaires.

Il avait cru que les *Cahiers* représentaient une déclaration d'amour « si péremptoire » qu'après leur lecture, Madeleine accepterait aussitôt de l'épouser. C'est « désemparé » qu'il dut constater son refus et le fait qu'elle ne répondit plus à ses lettres.

C'est que, sage et docile, elle savait que ce mariage entre cousins germains était considéré comme une « folie » par les deux familles, qu'il n'était pas en âge de fonder un foyer, sans métier ni sens pratique, inconstant et fantasque. Elle doutait d'elle mais surtout de lui et pressentait que cette union serait un échec.

Sa mystique à lui — qu'on appelle l'angélisme — tendant à opposer dans l'homme, comme deux adversaires irréconciliables, l'âme, principe du bien et la chair, principe du mal, empêchant une union vraiment humaine, ne tenait pas compte des réalités.

Il eût pu méditer la pensée fameuse de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête... et qui veut faire l'ange, fait la bête ».

Il aurait pu lire aussi, chez Kraft-Ebbing : « Si quelqu'un n'a pour objet d'amour que le corps de la personne de l'autre sexe... sans posséder l'autre âme et sans chercher une commune jouissance psychique, son amour est aussi peu authentique que celui de l'amant platonique qui n'aime que l'âme et dédaigne la jouissance sensuelle ».

C'est dans Denis de Rougemont et son étude sur le mythe médiéval de Tristan (qu'il rattache à l'amour célébré par Platon, la mystique cathare, la rhétorique des troubadours, la littérature courtoise, Dante et le romantisme allemand) que Gide découvrit l'explication de ses erreurs. C'est la préférence à l'amour satisfait de la passion insatisfaite, qui trouve son accomplissement, non dans la possession charnelle qu'elle refuse mais dans la frustration, la souffrance et la mort. L'anneau échangé est le signe d'une fidélité qui n'est pas celle des corps et le but inconscient des amants est de créer l'obstacle qui les empêchera de s'unir selon la chair.

Les psychanalistes, eux, constatent qu'il fut victime d'un complexe affectif déterminé par une mère austère, incarnation de la morale puritaine qui interdit les satisfactions de la chair.

En lui, se fit une fusion inconsciente entre l'image de sa cousine et celle de sa mère, entraînant une inhibition.

Son impuissance n'était pas physiologique, comme il l'a cru longtemps, mais impossibilité psychologique.

En janvier 1891, il rejoint, à Arcachon, sa mère et Madeleine, essayant de faire revenir celle-ci sur son refus, mais en vain.

Ses raisons ? La mère d'André juge le projet extravagant ;

orpheline à vingt-deux ans, elle a la charge de quatre frères et sœurs ; elle n'éprouve pas de désir véritable et elle a peur de son instabilité à lui.

De son côté, il ne veut pas renoncer : « Tant pis, j'agirai autrement ». Et pendant cinq ans il le répètera sans se lasser.

La conséquence de cette situation, c'est que l'instinct, non satisfait par cette idéalisation, se précipite dans des voies détournées. « Complètement vierge et dépravé », comme il le dit, il était retombé dans des habitudes de sa première enfance, se désespérant de ses chutes, succombant à la tentation et le remords après une lutte obsédante. La prière, l'hygiène physique ne retardent même pas la défaite.

Par quoi étaient inspirées ses tentations solitaires ? Il va nous l'apprendre par la voix d'André Walter : « Dans la rivière, je revoyais les enfants aperçus de X qui s'y baignent et plongent leur torse frêle, leurs membres brunis de soleil dans cette fraîcheur enveloppante. Des rages me prenaient de n'être pas des leurs, un de ces vauriens des grandes routes, qui tout le jour maraudent au soleil, la nuit s'allongent dans un fossé sans souci du froid ou des pluies et quand ils ont la fièvre se plongent nus tout entier dans la fraîcheur des rivières... Et qui ne pensent pas ».

Voilà, fixé à jamais, l'archétype de son érotisme :

— Des enfants ou des adolescents (la force des hommes lui faisait horreur ; un vers de Virgile évoquant l'apparition sur un visage des premiers signes de virilité marquait — selon lui — la limite d'âge au-dessus de laquelle l'objet cessait d'être désirable) ;

— Des peaux brunes ;

— Et l'eau, élément de sa volupté.

Pour l'« angéliste », l'instinct doit se satisfaire quand même soit par des femmes ne participant pas à l'image angélique (les prostituées, par exemple, soit par l'onanisme, soit par l'homosexualité, ou par une combinaison de ces trois modes. Pour lui, le premier, est écarté : elles ont des désirs — donc elles deviennent désirables — mais leur contact lui paraît comme une intolérable souillure.

L'onanisme, conséquence de l'angélisme, en est aussi une cause par suite du développement parallèle, chez le même être, de sentiments parfaitement purs et de satisfactions sensuelles.

Il croit d'autant plus que les exigences morales et culturelles sont plus hautes, la vie amoureuse plus raffinée et les satisfactions de la libido plus difficiles dans le monde où l'on vit.

Sur de jeunes émotifs, la peur de ses suites néfastes (hélas! trop souvent généralisées, exagérées ou même inventées) peut créer une véritable panique. C'est le cas pour les adolescents sensitifs, excitables et timides, délicats et scrupuleux, ayant eu — comme lui — une éducation morale rigide. Ils ne succombent au péché qu'après une lutte anxieuse dont ils sortent épuisés et désespérés. Le conflit entre leur idéal et leur habitude peut les mener au dégoût d'eux-mêmes, aux idées de damnation et de suicide.

Ces habitudes favorisent le repliement sur soi et la création d'un univers de rêve, peuplé de créatures que choisit l'imagination.

C'est J.-P. Sartre qui a parlé de « l'Opéra fabuleux qui aboutit à la masturbation ».

Préférer son rêve au monde et se contempler plutôt que vivre, c'est le fait de Narcisse; celui aussi de Gide qui s'enchantait de son monde intérieur, de ses émois, de ses ferveurs et méprise le monde extérieur et l'action. Cela ne le prédispose pas à la virilité qui, elle, requiert choix, engagement, d'où dérivent des obligations et des responsabilités.

Mais son besoin d'aimer, d'être aimé, de communier (car il estime que l'être pensant qui n'a que soi pour but souffre d'une vacance abominable), son besoin d'éveiller des consciences, joint à sa nature lyrique et introverte, va le mener dans la voie royale de la littérature.

*

**

En octobre 1893, accompagné de son ami Paul Laurent, il part en Afrique du Nord, désirant en finir avec sa « continence dépravée ».

A Tunis, dès l'arrivée, il est pris dans un « flot entraînant d'émotions neuves » et continue son voyage vers Biskra par Kairouan.

A Sousse, un événement important va se produire — alors qu'il va entrer dans sa vingt-quatrième année — sa première expérience homosexuelle.

A la promenade, Ali, un tout jeune arabe s'offre à lui : « Sur le seuil de ce que l'on appelle péché, hésitais-je encore? Non, j'aurais été trop déçu si l'aventure eût dû

se terminer par le triomphe de ma vertu — que, déjà, j'avais prise en dédain, en horreur —. Son corps était peut-être brûlant, mais parut à mes mains aussi rafraîchissant que l'ombre. Que le sable était beau! Dans la splendeur adorable du soir, de quels rayons se vêtait ma joie! »

Malade nerveux et pulmonaire, il constate : « je vais mieux quand je sens près de moi quelque bel enfant qui respire ».

Il cherche des modèles pour son ami peintre et leur distribue des jouets qu'il fait venir de France.

A Biskra, les filles de la grande tribu des Ouled-Naïl se préparent au mariage par la prostitution; parmi elles, Mériem, seize ans, aux formes pleines mais presque enfantines réussit à lui plaire. Un jour, son jeune domestique, Athman, les trouve tous deux, à la maison des Pères Blancs, dans le lit réservé à Son Eminence le Cardinal Lavignerie, primat d'Afrique.

Cette idylle fut brutalement interrompue par l'arrivée de Mme Gide : reproches véhéments, déluge de larmes, rupture.

Il reprend ses promenades dans la campagne, retrouvant les Larbi, les Madani, les Achani. « Déjà, la volupté se glissait captieusement sous l'idylle ».

En août 1894, il rencontre Madeleine qui reste inflexible. Lui-même semble redouter de fonder un foyer. Il écrit à sa mère : « Ah! la famille, la famille! C'est comme le plat de langues d'Esòpe, la pire ou la meilleure des choses... Ce sont des maisons trop fermées, une espèce de barbarie fait qu'on éprouve encore un vague besoin de se barricader, de se défendre. Si jamais j'ai un foyer, je le voudrais tout grand ouvert, sinon on attriste trop les autres. Comme Maeterlinck a bien compris cela dans *Intérieurs*... chaque porte qu'on ferme sur soi, pour concentrer la chaleur délicieuse du foyer et rassembler autour de soi les « siens », ce sont portes pour empêcher d'entrer les autres et doubles portes pour empêcher de les entendre y frapper ». Ce qu'il résumera dans *Ménalque* par ces mots : « Familles, je vous hais! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur ».

C'est en janvier 1895, à Alger, qu'il s'affirme comme pédéraste : « A présent, je trouvais enfin ma normale ».

Il y avait rencontré Oscar Wilde (connu déjà dans les salons parisiens dès 1891 et à Florence en 1894) entouré

d'une bande de garçons auxquels il jetait sans compter l'argent que ses pièces lui rapportaient.

Cette rencontre fut très importante sur le plan sexuel comme sur le plan esthétique; elle détermina le changement de ses attitudes psychologiques et morales. De lui, il apprit que pourrait représenter une supériorité ce qu'il tenait pour une infériorité.

Le 30 janvier — veille du jour où il allait gagner Londres où l'appelait son procès —, Wilde emmena son ami dans un café arabe où ils trouvèrent des petits musiciens jouant sur une flûte de roseaux. Ils les emmenèrent dans une maison à double entrée, s'y enfermant par couples.

Cette aventure fut si importante qu'il avoue : « Depuis, chaque fois que j'ai cherché le plaisir, ce fut courir après le souvenir de cette nuit. Ma joie fut immense et telle que je ne la puisse imaginer plus pleine si de l'amour s'y fut mêlé ». Evoquant le parfait petit corps sauvage, ardent, lascif et ténébreux de son partenaire, il ajoute : « Je demeurai longtemps ensuite, après que Mohamed m'eût quitté, dans un état de jubilation frémissante et bien qu'ayant déjà près de lui, cinq fois atteint la volupté, je ravivai nombre de fois encore mon extase et, rentré dans ma chambre d'hôtel, en prolongeai jusqu'au matin les échos ».

Nous constatons là, comme on pourra le faire dans la suite, le caractère foncièrement auto-érotique de sa sexualité.

Quelques heures après, il donnait, à son nouveau livre, le titre *Les Nourritures Terrestres* que résument ces mots : « Heureux qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités ».

Quatre mois passent. Le 31 mai, il se trouve au chevet de sa mère à l'agonie, oubliant tous ses ressentiments contre elle, sentant s'abîmer tout son être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté.

(A suivre)

ROBERT AMAR.

TÉMOIGNAGES

par GÉRARD MEZIERES.

A une époque où le sens du mot amitié s'est étrangement vidé de son contenu pour faire place dans les conversations entre garçons à des allusions aux références purement physiques et terriblement précises, il peut sembler amusant de recueillir ces propos entendus dans un bar... Paul est un étudiant comme beaucoup; il a été chargé de cours, en attendant une promotion plus élevée; voici comment il exprime ses soucis devant un de ses amis.

Paul à Gilles

« Tu te demandes pourquoi tu n'as pas plus de succès dans tes aventures, mon cher... Allons donc! N'accuse que la muflerie des gens... Moi, par exemple, je suis nettement au-dessus de la moyenne... Tu es de mon avis... Souvent, on me prend pour un type qui a du toupet, alors que je suis seulement sans complexes... J'étais hier chez des amis... J'ai pris un disque et je l'ai écouté; ces gens-là ont de tout chez eux, des disques, des livres, des bibelots rares... Ils n'en sont que les dépositaires vulgaires, mais celui qui les écoute, qui les découvre, qui les apprécie en est le véritable propriétaire... Tu me suis... Le fils de la Maîtresse de Maison, fluet, cheveux blonds frisés, m'écoutait avec admiration. Il était visiblement subjugué... Je l'ai dans ma poche quand je veux... Mais à quoi bon? Plus tu es gentil avec les gens, plus ils sont mufles avec toi...

« C'est comme Geoffroy; je l'ai connu; il était alors dans des conditions de vie plus que médiocres. Il vivait avec sa mère et ses deux sœurs, de la profession de typographe. Je l'emmène ici; je lui procure une situation; j'habite avec lui. Il n'avait plus de soucis matériels. Je l'emmène en voyage, en Sicile justement. Alors que nous étions dans un paysage exaltant, la fièvre du voyage, l'enthous-

siasme m'auraient porté à céder à mes sens à tout moment. Je n'ai jamais senti Geoffroy plus prêt de moi... Il était visiblement transporté dans un autre monde. J'avais fondé les plus grandes espérances sur l'avenir de notre association.

« Brusquement le drame éclata à notre retour de croisière, Nous vivions ensemble dans ce petit « meublé » que tu connais, donnant sur une cour sombre, tapissée de linge séchant aux fenêtres et traversée par les cris des gosses. C'est là pourtant que nous nous étions connus; là aussi qu'un soir, Geoffroy se montra étrangement taciturne. Je l'entrepris avec ma faconde habituelle; « N'avait-il aucun ennui? Ne manquait-il de rien? » Je lui rappelais tout ce que j'avais fait pour lui et les moments les plus exaltants de notre amitié. Chose étrange, chaque parole que je prononçais semblait l'enfoncer dans son mutisme. Le jours suivants, il se montra peu enclin aux confidences.

« Un soir, en ouvrant la boîte aux lettres, je découvris une lettre adressée à son nom que parcourait une longue écriture féminine; je tournai la lettre et je vis mes soupçons confirmés. Je posai, en montrant l'escalier, la lettre sur la table de la chambre... Et je sortis pour aller à un cours.

« Toute la nuit, cette pensée me poursuivit. Je savais que Geoffroy avait eu des aventures féminines, avant de me connaître. Il m'avait souvent affirmé qu'il n'aurait plus de liaisons avec les filles, car elles l'avaient déçu, et aussi, parce qu'il gardait de certains souvenirs de collègue une obsession qui le poursuivait.

« Je n'eus aucune peine à établir une corrélation entre la lettre reçue la veille et un retour à ses premières amours.

« Je suis sûr que Geoffroy m'aime sincèrement et qu'il a besoin d'un certain temps de répit pour faire le point. Tôt ou tard, Geoffroy me reviendra tout entier. Et pourtant, si je l'avais heurté, sans m'en rendre compte, s'il persistait de cette féture quelque chose d'irréparable... Sait-on jamais? »

*
**

Réponse de Gilles

« Tu accables Gilles, tu as tort! Jamais il ne te reviendra. Il a depuis longtemps compris que tu ne t'intéresses à personne d'autre qu'à toi-même. Tu ne vis véritablement que pour apaiser cette fringale que te précipite à tout

moment vers n'importe qui, comme l'ivrogne sur son whisky...

« Avant de te connaître Geoffroy avait eu quelques aventures avec des femmes. Tu le savais et ce détail ne manquait pas de te surexciter. Comme beaucoup d'hommes de ta sorte, tu méprises instinctivement les « gens comme toi » parce qu'ils sont à tes yeux, « marqués » de la même tare, comme si te refusais à embrasser ton reflet dans le miroir. Ce qu'il te faut, c'est le chevalier au Cœur Pur, l'homme aimé des femmes. Et tu espères que je ne sais par quel caprice de la nature, tu pourras être l'élu entre tous, choisi par un de ces hommes qui représentent pour toi l'homme intégral... C'est la pire erreur, tôt ou tard, cet homme qui a vécu avec des femmes se détournera de ce monde artificiel (pour lui puisque ce n'est pas sa vraie nature) où un homosexuel prétend l'enfermer. Il fuira la lumière d'aquarium de ces bras sordides, où des fantômes d'hommes rencontrent d'autres fantômes. Devant ton étroitesse d'esprit, ta mesquinerie, les scènes de jalousie auxquelles tu l'acculais, par pauvreté d'esprit et aussi parce que tu le sentais s'éloigner de toi, il n'y a plus tenu!

« Un beau jour, l'inévitable s'est produit et tu as trouvé le petit rectangle mauve dans la boîte aux lettres : la lettre de femme adressée à Geoffroy et de ce jour, tu n'as plus douté... Geoffroy s'en allait. Il échappait à tes sophismes... Tes philtres de vieux mage désenchanté étaient éventés... Gilles remontait lentement vers la lumière... Ainsi d'un plongeur qui d'un coup de jarret, remonte des profondeurs, car il ne peut vivre qu'au soleil. »

GÉRARD MEZIERES.

MICHEL DEL CASTILLO

LE FAISEUR DE RÊVE

« Quatre années d'adolescence dans un Bagne d'enfants »

Ed. Julliard — 380 p. — 15 F

L'ONCLE RETROUVÉ

par ROGER FOUCHER.

Plaignons fort le déshérité qui n'a jamais succombé sous le charme fascinant d'un grenier.

Celui de non enfance était vaste, largement éclairé. Mais la lumière du jour s'y infiltrait à regret, tamisée par la dentelle des toiles d'araignées. Dans les angles, ce n'était qu'un clair-obscur diaphane.

Mon grenier était d'accès difficile. L'escalier n'atteignant pas son niveau, il fallait dresser une échelle et pousser une lourde trappe pour y pénétrer. On l'ouvrait une fois par an à l'occasion du ramonage. L'opération s'effectuait selon un cérémonial aussi immuable que précis. Des gestes devenus rituels rendaient la représentation parfaite dans ses moindres détails. Le caractère un peu solennel de cette cérémonie domestique excitait mon imagination enfantine; j'attendais « l'ouverture du grenier comme d'autres gosses guettent l'arrivée du Père Noël. C'était mon parc d'attractions. Il m'attirait autant que m'épouvantait la bruyante fête foraine aux relents de frites. Je n'avouais mon impatience fébrile à personne et l'émoi y gagnait en intensité. Ayant depuis longtemps dressé l'inventaire de ce domaine figé, je savais quelle familière brocante m'y accueillerait : divan bancal au velours mité, piles de vaisselle ébréchée, bibelots rebutés, sans oublier l'inévitable mannequin de couturière et la malle d'osier pourrie dont je n'eusse pour rien au monde forcé la serrure rouillée par crainte d'y découvrir les restes de la femme coupée en morceaux. Je retrouvais toujours ce bric à brac avec le même plaisir mais aucun de ces objets ne captait vraiment mon attention. Ce que je recherchais en ce havre, c'était une journée de détente loin du monde et du bruit. Je maudissais les oiseaux dont les trilles troublaient le calme de mon cloître, crime de lèse-silence.

L'ONCLE RETROUVÉ

Oui, c'était bien la paix que je venais chercher là mais c'était aussi et surtout la présence de l'« Oncle ».

Il m'est impossible d'écrire l'Oncle sans majuscule, d'évoquer sa mémoire sans y rendre hommage. Cet important personnage régentait ma rêverie et la fixait avec rigueur sur les traces de son passage terrestre : une photographie jaunie dans un cadre de plâtre dédoré. Un bon gras curé d'autrefois, à rabat. De doux yeux malicieux éclairant la figure joviale semblaient suivre mes moindres mouvements. Je ne sais quelle pénétrante bonté émanait de cette image flétrie. Elle irradiait comme la chaleur, on s'en imprégnait en la contemplant. Le portrait m'attachait à lui davantage à chacune de mes visites. D'une année à l'autre, je le complétais en y découvrant de nouveaux détails : une ombre, un pli du visage.

La personnalité de l'Abbé prenait consistance. Après l'avoir reconstitué, je devins son intime. Entre deux escapades au grenier, je vivais sur le dernier souvenir qu'il m'avait laissé, me demandant, comme s'il s'agissait d'un être vivant, comment j'allais le retrouver la prochaine fois.

Durant des années qui me parurent des siècles, je ne parlais à personne de ma découverte. Mais je grandissais. Mon attachement à ce grenier devenait suspect par sa puérité. L'instant approchait où faute d'explications valables, on me traiterait d'enfant attardé. Mes plaisirs devaient évoluer avec l'âge et j'avais passé celui des rêveries solitaires.

Paradoxalement, ces raisons rejoignaient les miennes. Je ne pouvais plus garder l'« Oncle » en exclusivité. Le besoin d'en savoir davantage — bien différent de la pure curiosité — l'emporterait sur ma répugnance à dévoiler mon idolâtrie. Mon culte ne se satisfaisait plus de la contemplation annuelle d'une antique photographie.

J'avouai donc l'« Oncle » à ma mère. Aussitôt, ses traits se figèrent, son visage se ferma. Elle parut ne trouver ses réponses qu'au prix d'un violent effort de mémoire.

— Ah, oui... C'était ton grand-oncle paternel, Ferdinand, curé de P..., en Seine-et-Oise. Il est mort bien avant ta naissance.

Tout cela proféré à regret, sur un ton neutre, lointain, un peu méprisant. Je devais avoir irrité une corde sensible. Ma demande d'explications semblait inconvenante, mais on

n'osait pas le montrer. Les mots brefs avaient pour but d'écouter un entretien délicat.

J'avais quatorze ans quand le grenier s'ouvrit pour la dernière fois aux ramoneurs et à mes investigations. Nous devions faire installer le chauffage central au printemps suivant. Un an s'était écoulé depuis mon aveu de l'Oncle. Jamais plus il n'en avait été question dans mes conversations avec maman, mais il demeurait entre nous comme l'écran où s'était projeté un drame muet du passé.

— J'ai parlé du mauvais sujet de la famille, du rameau pourri, de celui qui a mal tourné, me soufflait mon intuition.

Ajoutant aussitôt :

— Curieux ! Il avait cependant l'air d'un brave homme.

Pour ma dernière ascension au grenier, ma mère se montra réticente. Son attitude ne réussit qu'à durcir la mienne.

Ironie, reproches, surcasmes n'entamèrent pas ma volonté. J'étais résolu à voir l'Oncle une dernière fois. Rien ne ne pouvait me fléchir.

A cet ultime rendez-vous, j'eus l'audace de décrocher le cadre de la poutre où il était fixé. J'éprouvais la sensation de commettre un sacrilège, mais une force secrète irrésistible me poussait. Mes mains tremblaient. Il me fallait néanmoins aller jusqu'au bout. Je n'aurais su préciser au bout de quoi. C'était un impératif. Retournant l'encadrement, je lus au dos une dédicace à demi-effacée : « A Jean, toujours Ferdinand ».

Nouveau mystère. Qui était ce Jean ? A ma connaissance, personne dans la famille ne portait ce prénom. D'ailleurs, personne d'autre que l'Oncle n'était entré en religion. Tout cela était insolite, exceptionnel et, pour le moins, fort éloigné de mes conceptions de la vie.

J'avais l'intention de poser de nouvelles questions, mais comment le faire sans me heurter de nouveau à une muraille de glace ?

Ce fut ma mère qui, involontairement, me tira elle-même d'embarras. Peut-être croyait-elle, selon son expression, ma « crise du grenier » passée ?

— Alors, tu as revu ce cher Oncle ?

— Oui, bien sûr... Dis-moi, maman, pourquoi était-il devenu curé ?

Cette fois, j'avais dû dépasser les bornes de la pudeur, car ma mère rougit jusqu'aux oreilles.

— Pour des bêtises... Un chagrin d'amour je crois... Une sorte de suicide. Ce n'était pas un homme... Rien qu'un lâche qui fuyait sa vie.

Depuis ce jour où l'on a mis en pièces le grand et douloureux secret de son cœur et jugé si durement sa conduite sans chercher à comprendre, je n'ai plus cessé de penser à l'Oncle.

Sa mémoire qui me hante m'est devenue doublement sympathique.

A l'aide d'une loupe et d'une carte très détaillée, j'ai retrouvé P... en Seine-et-Oise. C'est une minuscule bourgade à trente kilomètres de Paris où paissent encore — pour combien de temps ? — quelques vaches placides. P... n'est pas sur les chemins à grand trafic. C'est un village hors du monde moderne comme le portrait moisi dans son grenier. Les maisons frileuses sont serrées près de l'église tels les poussins autour de leur mère. Et, étrange similitude, les tombes au cimetière entourent comme par besoin de protection, un monument plus important.

Il en est de jolies, bien entretenues, fraîchement fleuries, d'autres envahies par les herbes folles nées de l'absence ou de l'oubli.

Je me suis approché à pas feutrés du monument, avec timidité et ferveur à la fois. Dans la stèle est scellé un médaillon de bronze, réplique en relief de la photographie du grenier. Les bons yeux semblent promettre des revoirs éternels. Une inscription dans la pierre :

*Au regretté Abbé Ferdinand X,
Apôtre de la tolérance.*

Monument élevé par souscription publique.

Une homme qui pleure est ridicule et le ridicule tue, dit-on. Alors pourquoi ne suis-je pas mort puisque j'ai pleuré ? Renouvelant à l'inverse mon geste du grenier, j'ai contourné la dalle et j'ai lu :

« A l'Abbé Ferdinand X.

Son exécuteur testamentaire, Jean ».

Le cycle était refermé.

Depuis, je suis souvent revenu en pèlerinage devant le rassurant profil de bronze. Quelle force m'y conduit ? C'est je crois un sentiment de gratitude infinie lié à l'admiration pour cet être qui, dépassant un seul amour, a su se faire aimer de tous. Si l'on doit beaucoup à ceux, même inconnus, dont l'exemple nous instruit et nous guide ? Peut-être plus, qui sait ?

L'héritage de l'Oncle est sans prix, bien plus fabuleux que celui d'un milliardaire américain. Leçon de sagesse, de bonté, de renoncement. Impression de liberté totale, de détachement bienfaisant d'un monde inhumain rivé à la technique.

Sur le chemin qu'il m'a tracé, comme sur la route de P..., je me sens vivifié, riche et heureux de contempler un morceau de ciel entre les feuilles. Route de l'épanouissement et du vrai repos. Route de l'homme ramené à ses proportions, mais aussi élevé au sens de sa vraie grandeur.

ROGER FOUCHER.

Julien GREEN

TERRE LOINTAINE

« *Un amour impossible* »

Ed. Grasset — 15 F

JOHN RECHY

CITÉ DE LA NUIT

« *La vie homophile, la nuit, en Amérique* »

N. R. F. — 466 p. — 24,30 F

ENTRE LES LIGNES

MADAME PALATINE

Chers cousins d'*Arcadie*,

Parcourons aujourd'hui, s'il vous plait, quelques unes des innombrables lettres de Madame, la deuxième Madame : la Palatine.

Il n'est pas sans intérêt, je pense, de connaître son sentiment sur l'*Arcadie* du Grand Siècle, car cette femme — si elle épousa souvent les préjugés de son temps — porta sur les choses et les gens qu'elle étudia un regard très personnel. Son « franc-parler », nul de vous ne l'ignore, était légendaire. Et sa verdeur est quelquefois plaisante.

1670. Le 30 juin : « Madame se meurt, Madame est morte ». Monsieur est veuf. Il se console avec ses chers « Lorrains ».

« Le goût de Monsieur n'était pas celui des femmes, et il ne s'en cachait même pas; ce même goût lui avait donné le chevalier de Lorraine pour maître et il le demeura toute sa vie... ». Bel exemple d'une rare fidélité... Faisons ici crédit à cette méchante langue de Saint-Simon.

Monsieur, pourtant, était fort vaillant homme. « On a des exemples de son comportement militaire, écrit Hubert Juin; ils sont remarquables. Il restait sous la mitraille à la tête de ses troupes à cheval quinze heures durant s'il le fallait. Comme il remportait des triomphes sur le front, on l'en éloigna ». Et Monsieur, à Saint-Cloud, retrouva ses « Mignons ».

Novembre 1671 : Monsieur épouse la deuxième Madame. C'est la Palatine : grande, lourde, hommasse, une Allemande bon teint.

Mal assorti, le couple aura plusieurs enfants. L'un d'eux deviendra le régent de France, à la mort de Louis XIV.

Pendant que Monsieur la trompe avec ses chers « Lorrains », Madame écrit. « Elle écrit, nous dit Hubert Juin, comme elle chasse ou comme elle mange : glouonnement et à bride abattue ».

Parcourons donc cette énorme correspondance.

20 décembre 1687 : « Tous les jeunes gens et beaucoup de vieux sont tellement entachés de ce vice, que l'on n'entend plus parler d'autre chose; on tourne en ridicule tout autre galanterie, et il n'y a que les gens du commun qui aiment les femmes... »

26 août 1689 : Il est question de nommer le marquis d'Effiat, grand écuyer de Monsieur, comme gouverneur de son fils.

« Il est certain, écrit Madame, qu'il n'y a pas de plus grand sodomite en France que lui et ce serait un mauvais début pour un jeune prince comme est mon fils que de commencer sa vie par les plus horribles débauches du monde... » Suivent de piquantes précisions. Le chancelier de Terrat, secrétaire des commandements de Monsieur, intervient, pour convaincre Madame. L'argumentation vaut d'être rapportée :

« Je vous prie, dit-il, de considérer que quoi qu'on n'ait pas toutes les vertus, quand on a de l'esprit comme M. d'Effiat en a, on la peut enseigner à un jeune prince et ne voyez-vous pas souvent les mères les plus débauchées élever à merveille leurs filles, elles savent éviter le mal, l'ayant pratiqué... » N'est-ce pas tout bonnement délicieux... et pas si sot?

24 avril 1698 : Madame commence à nous parler de Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre depuis 1689 :

« Mon fils demanda si Kapel était un homme de mérite.

« Oui, répondit un Anglais, il a le mérite d'avoir dix-sept ans et d'être beau garçon; voilà comme le roi d'Angleterre le veut ». Et là dessus, ils se mirent à raconter cent infamies et historiettes sur les débauches du roi Guillaume. Il faut avouer que c'est une extravagante nation ».

23 juin 1699 : « Je sais grand gré à nos bons et honnêtes Allemands de ne pas tomber dans l'horrible vice qui est tellement en vogue ici qu'on ne s'en cache plus, car on plaisante les jeunes gens de ce que tel ou tel est amoureux d'eux, comme en Allemagne on plaisante une fille à marier. Il y a pis : les femmes sont amoureuses les unes des autres, ce qui me dégoûte encore plus que tout le reste... »

1701 : Monsieur meurt. Madame hurle... qu'elle ne veut pas aller dans un couvent. On lui laisse Saint-Cloud. Elle y met de l'ordre :

« Si l'on pouvait savoir dans l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci, feu Monsieur serait fort content de moi, car j'ai cherché, dans ses bahuts, toutes les lettres que ses mignons lui ont écrites et les ai brûlées sans les lire, afin qu'elles ne tombent pas en d'autres mains... » (30 juin).

12 octobre suivant : « Le roi Guillaume » (c'est toujours Guillaume III) « change souvent de favoris; il en a un autre, dit-on, à la place d'Albermale. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la reine, sa femme, n'ait pas eu de rivales de son vivant. Ceux qui ont ces goûts-là ne se moquent pas mal des femmes. Je suis devenue en France tellement savante sur ce chapitre que je pourrais écrire des livres là-dessus. »

13 décembre : « Ce qu'on dit du roi Guillaume n'est que trop vrai; *mais tous les héros étaient ainsi* : Hercule, Thésée, Alexandre, César, tous étaient ainsi et avaient leurs favoris. Ceux qui, tout en croyant aux saintes Ecritures, sont entachés de vice-là, s'imaginent que ce n'était un péché que tant que le monde n'était pas peuplé. Ils s'en cachent tant qu'ils peuvent pour ne pas blesser le vulgaire, mais entre gens de qualité on en parle ouvertement. Ils estiment que c'est une gentillesse et ne font pas faute de dire que depuis Sodome et Gomorrhe notre seigneur Dieu n'a plus puni personne pour ce motif. »

9 avril 1702 : Madame reste équitable et lucide :

« Cela ne m'a pas étonné du tout que le roi Guillaume soit mort avec tant de fermeté. On meurt d'ordinaire comme on a vécu. Mlle de Malause m'écrit que Mylord Albermale a failli, de chagrin, suivre son maître dans la tombe : il était à la mort. Cela me touche grandement : il ne nous a pas été donné de voir pareille amitié lors de la mort de mon mari... »

Bel hommage pour chacun des deux amants Anglais, et précieux sous la plume de « cette si rogue et fière Allemande » comme l'appelait justement Saint-Simon. Elle parlait d'or et en orfèvre.

Mais pour être, par éclairs, lucide, voire sensible, on n'en appartient pas moins à son siècle, on n'en endosse pas moins les préjugés courants. Témoin ceci :

« Il se commet plus d'horreurs à Paris que jamais, il ne s'en est commis chez les gentils, voire même à Sodome et à Gomorrhe (...), les vicieux sont aimés et les gens vertueux, on les hait » (4 janvier 1720). Le comte de Horn assassine-t-il, dans un tripot? L'explication arrive, toute

simple : « C'était un homme bien léger sous tous les rapports, sodomiste au plus haut point, bref il n'y avait de recommandable en lui que sa jolie figure, car la naissance ne doit être comptée pour rien quand la vertu ne vient s'y associer... » (21 avril 1720).

Les années passent; Madame vieillit. Elle est de moins en moins indulgente : « Tout ce qu'on lit dans la Bible sur la façon dont se passaient les choses avant le déluge, ou à Sodome et à Gomorrhe, n'est rien à côté de la vie qu'on mène à Paris. Sur neuf jeunes gens de qualité qui dinaient il y a quelques jours avec mon petit-fils le duc de Chartres, sept avaient le mal français. N'est-ce pas affreux? » (26 avril 1721). Car pour Madame, le « mal Florentin », c'est le « mal Français ».

Indulgente, pourtant, Madame sait l'être, pour son fils, le Régent, à qui elle passe tout. Mais elle a, pour le voir, les yeux d'une mère.

N'achevons pas cette lettre, cousins, sur une fâcheuse impression. Voici une lettre de la Palatine, dans laquelle nous trouvons toute la philosophie, un peu épaisse et courte, mais si sage, tout compte fait, tout l'humour un peu lourd et bien en chair de la deuxième Madame; elle est, cette lettre, du 30 septembre 1705 :

« Je ne peux nier qu'on ne dit guère de bien du collègue des Jésuites; mais là comme ailleurs, il n'y a que ceux qui sont débauchés qui courent des dangers (...). De lire la Bible, cela n'y fait rien. Ruvigny, l'un des anciens du temple de Charenton, était un des pires de la clique; lui et son frère, La Caillemotte, étaient réformés et lisaient toujours la Bible et ils faisaient pis que n'importe qui (...). Ils entendaient fort bien raillerie quand on les plaisantait à ce sujet. »

La voilà bien, la manière de la Palatine; le voilà bien, son sens de l'observation. Une telle lettre est fort précieuse pour qui sait à quel point cette protestante mal convertie au catholicisme, par raison d'Etat, resta fidèle toute sa vie aux idées de la Réforme. Elle sait bien que, même chez ces réformés dont elle se fit souvent le défenseur intrépide, la nature est toujours la nature.

La leçon de Madame est sans doute là. Quand elle parle de ce fameux « vice français », comme elle l'appelle, elle ne tarit pas de sarcasmes : c'est concession au goût du temps; c'est aussi rigorisme puritain, souvenir de son éducation.

Mais au-delà de ces cris (Madame s'entendait à hurler comme personne, même dans ses lettres), il y a de certains moments de lucidité, de sensibilité qui se font jour, parfois.

Au roi Guillaume III et à son amant, la Palatine sait rendre hommage; et sur le fond de la nature humaine, elle sait n'avoir guère illusions...

Seulement, cela, cousins, se lit entre les lignes.

A vous de reprendre et de parfaire une telle lecture.

Votre affectionné cousin de Béotie,

JACQUES FRÉVILLE.

Pour vos Achats et Ventes immobilières

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. DE MONGALON
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou BAB. 82-50

ACTUELLEMENT A LA VENTE :

20 Studios refaits à neuf 1 ou 2 pièces, à partir de 20 000 F, avec 6 000 F comptant, le solde en 10 ans.

Beaux 2 pièces, tous quartiers, à partir de 40 000 F.

Magenta : Beau Studio de 40 m², 2^e étage sur rue (salle de bain. Téléphone). Prix total : 57 000 F.

Faubourg Saint-Honoré : Beau 4 pièces. Tout confort. Téléphone. 9 fenêtres sur rue. Avec 75 000 F.

Atelier d'artiste + 2 pièces. Salle de bain. Téléphone. Très indépendant. Métro Pigalle.

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

LA PROSTATE

par Dr. G. VALENSIN (1).

Le Dr Valensin est bien connu des Arcadiens et par ses écrits et par les conférences qu'il a bien voulu récemment encore faire dans le cadre de nos activités.

Il s'attaque à un sujet toujours actuel et qui concerne (si l'on en croit l'avant-propos) dix millions de Français de plus de quarante ans, ce qui fait pas mal d'entre nous, mes chers amis.

Désormais, grâce au Dr Valensin, l'honnête homme sait tout (et même un peu davantage), touchant cette glande si facilement abusive.

De ce qui eût pu être un sujet austère, voire lassant, le Dr Valensin a su faire un livre didactique certes, mais en plus d'un point « de haute grasse ».

Instruire en amusant semble avoir été son objet et il l'a pleinement rempli.

Vous apprendrez bien des choses à la lecture de cet ouvrage qui n'est mince qu'en apparence.

Et notamment « qu'il n'y a pas loin de la prostate au cerveau » et que toute une vie peut être infléchie par le dérèglement de cet organe.

Outre l'exposé clinique, jamais austère, mais nourri de l'hypertrophie de la prostate, du cancer, on trouve dans l'ouvrage du savant docteur mille anecdotes sur les prostates historiques, souveraines ou littéraires sans oublier même les « prostates inconnues » sans doute pour compenser celles qui furent trop célèbres.

Si certains historiens, à la vue quelque peu clinique, ont divisé le règne de Louis XIV en deux parts : avant et après la fistule, on verra que la prostate a joué un rôle peut-être prépondérant dans la chute du Second Empire, la naissance de la III^e République, l'évolution de la guerre de 14, fût-ce dans le redressement du franc après la crise de 29, etc...

Aujourd'hui, si l'on en croit l'excellent docteur, ce cauchemar est dissipé.

Encore faut-il faire le diagnostic et traiter.

Aux homophiles plus particulièrement s'adressent les chapitres

(1) *La Jeune Parque*. Prix : 9,25 F.

consacrés au prostatique délinquant ainsi qu'à l'homosexualité prostatique.

Souhaitons avec l'auteur que cet antique fléau avec les nouvelles thérapeutiques passe au rang des souvenirs historiques.

Et citons pour finir cette plaisante anecdote qui donne le ton de maintes parties du livre.

Un célèbre clinicien collectionnait les décorations (il en avait quelque 212), mais celle qu'il arborait le plus complaisamment portait un chêne déployé et il déclarait : « J'ai suffisamment soigné de glands dans ma vie pour avoir droit à un chêne. »

SINCLAIR.

OMBRES SUR ARDBURY

de BERNARD DE KERRAUL.

J'avais admiré les deux premiers romans de Bernard de Kerraoul, le troisième m'a ému plus vivement encore.

Par sa structure la plus immédiate, *Ombres sur Ardbury* (1) ressuscite les prestiges toujours efficaces du roman policier. Cette première constatation suffirait pour signaler l'intérêt que nos amis ne manqueront pas d'y prendre : posé dès le départ, le problème est simple et, par voie de conséquence, hypnotiseur. Rien n'entraîne davantage un lecteur que cette recherche du coupable impliqué dans le meurtre, rien ne le soutient plus que la certitude d'une solution proche dont le dénouement ramènera équilibre et réconfort. Ainsi, en dépit de la mort toujours présente, le roman policier constitue le domaine le plus rassurant qui soit. Mais *Ombres sur Ardbury* est un point d'intersection où plusieurs genres littéraires se pénètrent et se fortifient : l'intrigue policière n'est qu'un des facteurs, sinon un des alibis de notre jouissance. Nous découvrons un univers beaucoup plus riche, parce que chargé d'une poésie étrangement évocatoire.

En effet, grâce à des procédés directement soustraits à la description « réaliste », Ardbury nous est restituée avec une précision étouffante. Précision qui nous démontre clairement que toutes choses se passent à l'intérieur des âmes, non sur le contour usé des objets. Ainsi tous les détails, désuets en apparence, concourent à la création d'une tension qui s'accroît jusqu'à la dernière ligne. Ce « crescendo » infatigable définit l'œuvre comme le contraire même de ce qu'elle suggérerait, le roman policier (qui se révèle toujours à la fin, simple retour à la stabilité et exorcisme banal) *Ombres sur Ardbury* est l'his-

(1) Ed. Julliard. Prix : 15 F.

toire d'un envoûtement... Chez Bernard de Kerraoul, comme chez Dostoïewsky (dont l'œuvre, par sa surface la plus visible, se veut également « policière »), le tissu du récit devient de plus en plus transfiguré par une intensité décuplée. L'action n'est que le support d'une violence sans cesse plus autonome : le spirituel triomphe du fait dont il épuise les dérisoires possibilités. Dans le microcosme du roman, chaque personnage est l'assassin recherché. Chacun vit selon le mot de Hegel « la mort de l'autre ». L'économie chrétienne de la Grâce admet la réversibilité des mérites, l'univers phosphorescent d'Arbury accumule l'usufruit des culpabilités échangées : le dialogue de lord Worsbury et de Sir Eustace souligne avec crudité cette multiplication de l'ignoble mis en commun.

Mais là ne s'arrête pas le processus de désintégration : meurtrier de lui-même aussi, le héros devient de plus en plus coupable. Plus l'ironie du destin réalise ses projets, comble de rêves, plus le ronger une lucidité révélatrice du néant. Sir Eustace se voit comme l'artisan hypocrite et laborieux de sa propre destruction...

Au départ, c'est le gris qui colore le récit. La petite cité provinciale est un lieu flagrant et nul, une « bergerie » de la laideur fade, un centre « mauvais conducteur » où le bonheur ne transmet pas son électricité vivifiante. Mais voici qu'apparaît, grâce au séduisant visage d'Alan Rivers, le levier qui pourra desceller les pierres humides du cachot, voici la possibilité d'agir et d'être enfin. Cependant, loin de prononcer la parole libératrice, Sir Eustace va s'engluer dans un silence opaque; quant à la fin... mieux vaut la confier à la curiosité du lecteur. Pourtant, de son propre mouvement, elle suscite des références, engendre d'irrépressibles analogies. Elle fait surgir sous mes yeux les dernières pages du roman homophile et halluciné de Sologoub **Le démon mesquin** où le chef-d'œuvre devient le péristyle concret de l'enfer.

Le roman de Bernard de Kerraoul illustre la dégradation du sombre qui devient plus noire encore, plus noir que vous le croyez...

GUY LAURENT.

RELIURES

1965-1966

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

CINÉMA

PIÈGE POUR CENDRILLON

film d'ANDRÉ CAYATTE.

Construction savante, laborieuse même, technique sûre, application tenace, on retrouve tout cela dans ce film de Cayatte.

Cette fois il n'y a pas de thèse et, s'il s'agit d'une histoire d'amnésique, sujet bien rebattu, on s'est efforcé de la renouveler.

Pourquoi faut-il que tous ces efforts n'aboutissent qu'à la peinture d'un monde vide, vil et veule où chantage, avidité et homosexualité féminine sont les trois harpies du logis?

Quant au suicide présenté comme la solution quasi-normale d'une situation sans issue, n'est-ce pas le comble de la facilité?

Il y aurait pas mal de choses à dire sur l'enchevêtrement des circonstances de cette histoire compliquée à plaisir.

A s'en tenir à la dernière péripétie, pierre angulaire de l'intrigue, on a peine à imaginer une poupée snob, futile et creuse comme la riche héritière acharnée à provoquer la mort de sa Cendrillon de cousine. On sait bien que le public n'y regarde pas de si près et que le brio de Madeleine Robinson en gouine âpre et méchante (rôle qui n'est pas si éloigné de ceux qu'elle tend à incarner à la ville), Dany Carrel surtout dans une triple création, feront illusion.

Quel interprète n'a rêvé de se multiplier comme dans un miroir aux mille éclats. Il me souvient d'un film de Buster Keaton (alors Malec) où il tenait tous les rôles d'un court métrage situé dans un petit théâtre, depuis le chef d'orchestre et la diva jusqu'aux spectateurs barbus ou collégiens, viragos ou petites filles, sans oublier le pompier de service et la dame du vestiaire.

C'était d'un effet sûr.

Dany Carrel, dans cette glace à trois faces, est excellente. Honneur au maquilleur également.

Les autres ne sont que des comparses.

Quant au film lui-même et quelles que soient la virtuosité et les qualités déployées, il pourrait être, si cela existait, flétri d'un signe spécial pour bassesse et ce n'est pas encore lui qui présentera aux foules une image aimable de nos sœurs arcadiennes.

SINCLAIR.

CHECAN

*Essai sur les représentations érotiques
du Pérou précolombien*

— Ed. Nagel —

145 illustrations en couleurs

36 illustrations en noir et blanc

— Prix : 186 F —

MÊME COLLECTION :

ROMA AMOR — 168 F

EROS KALOS — 168 F

Michel Del CASTILLO

LES PREMIÈRES ILLUSIONS

(Suite au Faiseur de rêves)

Ed. Julliard — 15 F

Georges PAINTER

MARCEL PROUST

« Enfin, le vrai Proust »

Ed. Mercure de France — 28 F

— 154 —

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80-00-80

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table